

Document complémentaire 1

L'amitié à l'épreuve de Facebook

Alors que le réseau social a dépassé le milliard d'utilisateurs, philosophes et sociologues s'interrogent sur la nature réelle des liens qui s'y tissent.

Mes cent amis sont-ils mes amis ? Quand on demande au philosophe André Comte-Sponville, qui a beaucoup écrit sur l'amitié, s'il possède un cercle d'amis en ligne, il répond vivement : « *Mes enfants avaient créé, sans me consulter, une page Facebook à mon intention. Dans les heures qui ont suivi, j'ai reçu trois messages de gens que je ne connaissais pas me demandant si je voulais être leur ami. Cela m'a paru une invasion insupportable et un contresens sur l'amitié. J'ai supprimé ma page aussitôt !* » Selon lui, les relations qui se tissent sur le réseau social sont « *superficielles* ». « *Elles n'ont guère à voir avec la "souveraine et parfaite amitié" dont parle Montaigne, celle qu'il a vécue avec La Boétie, et dont il disait : "Cette amitié de quoi je parle est indivisible, chacun se donne si entier à son ami qu'il ne reste rien à départir ailleurs."* »

Au regard de cette amitié rare et passionnée, les réseaux de cent « amis » et plus qu'affichent les utilisateurs de Facebook lui semblent pléthoriques et inaboutis. « *Une réelle amitié ne peut pas se répandre indéfiniment, poursuit-il. Aristote disait : "Ce n'est pas un ami celui qui est l'ami de tous", ni même, j'ajouterais, qui est l'ami d'une multitude. L'amitié suppose trop de confiance, de sincérité, d'intimité – et de temps ! – pour qu'elle soit partagée avec des dizaines de personnes. Un ami, ce n'est pas seulement quelqu'un avec qui je parle ou j'écris, mais une personne avec qui je pratique certaines activités communes, une promenade, un sport, un jeu, un repas. Comment imaginer qu'un écran puisse y suffire, ou en tenir lieu ?* »

« UNE FORME D'INTIMITÉ ENTRETENUE À DISTANCE »

Le philosophe conclut par un questionnement inquiet : « *Il vaut certes mieux avoir des amis virtuels que pas d'amis, mais il serait dangereux et triste de s'en contenter. Mieux vaut avoir quelques amis réels que des centaines d'amis virtuels sur Facebook...* » André Comte-Sponville résume bien la méfiance que suscite encore chez beaucoup de parents, de pédiatres et de philosophes le succès massif des réseaux sociaux comme Facebook, Google +, Tweeter, Tumblr, Instagram ou LinkedIn. D'après l'édition 2013 du rapport « Internet Trends », des analystes Mary Meeker et Liang Wu, Facebook réunit aujourd'hui plus de 1,15 milliard d'utilisateurs actifs.

Des chercheurs et des intellectuels font cependant entendre une voix plus enthousiaste. La philosophe Anne Dalsuet, auteure de l'essai *T'es sur Facebook ? Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?* (Flammarion, 2013), ne partage pas l'idée que l'amitié est obligatoirement rare ni que les relations virtuelles s'opposent au réel. « *L'opinion selon laquelle une amitié en ligne serait factice semble dépassée à l'heure de l'Internet mobile. Aujourd'hui, des millions de gens vivent en proximité permanente avec leurs proches, échangent des textos, des images et des rendez-vous grâce à leur portable. C'est une forme d'intimité entretenue à distance. Ces relations prolongent et étoffent les amitiés fortes déjà existantes et les différentes formes de copinage.* » (...)

LES POTENTIALITÉS DU VIRTUEL

Le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron, directeur de recherches à l'université Paris-VII, spécialiste de l'adolescence, qui a dirigé l'ouvrage *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques* (Dunod, 2013) propose une analyse proche : « *La présence en chair et en os n'est plus*

la seule référence, ou la principale, pour tous ceux qui se retrouvent sur les réseaux. Pour les nouvelles générations, les “chats” en ligne sont tout à fait réels, chargés d'affectivité. D'ailleurs, la traditionnelle crise de l'adolescence s'est transformée avec Facebook. Aujourd'hui, les jeunes mènent une vie parallèle et collective sur leur ordinateur, ils se créent leur propre communauté d'amis, une sorte de nouvelle famille à travers les réseaux sociaux.

Dans *Qu'est-ce que le virtuel ?* (La Découverte, 1995), puis dans *Cyberculture* (Odile Jacob, 1997), le philosophe Pierre Lévy, spécialiste de l'intelligence collective, montrait déjà que les mondes virtuels, loin d'être dématérialisés, étaient riches de possibles – « virtuel » signifie aussi « potentiel ». Le fait que les ordinateurs, au contraire des écrans passifs de la télévision, soient interactifs a transformé le spectateur d'hier en acteur convivial d'Internet. L'individu devient un émetteur et un producteur de contenus, mais aussi d'affects. « *Si Facebook déréalisait les relations, les liaisons épistolaires auraient dilué les amitiés depuis des siècles. Pourquoi limiter le réel aux corps massifs, actuels, repérables dans l'espace ?* »

GÉOLOCALISATION

(...) Mais que répondre à la critique d'insincérité ou d'inauthenticité des amitiés tissées sur Internet ? Spécialiste de l'approche philosophique des technologies numériques, Stéphane Vial, enseignant-chercheur à l'université de Nîmes et auteur de *L'Etre et l'Ecran. Comment le numérique change la perception* (PUF, 2013), estime que les concepteurs de Facebook ont gagné un pari audacieux en désignant par les mots « ami » et « amitié » le lien qu'ils proposent de tisser en ligne. « *Au départ, il s'agissait de développer des contacts entre étudiants, mais ils ont voulu provoquer un attachement plus fort, plus affectif, et l'histoire leur a donné raison ! Les usagers se sont précipités pour inventer toutes sortes de liaisons, allant de la camaraderie à la relation forte.* »

QUÊTE DE SINCÉRITÉ

Quand on lui oppose l'authenticité de l'amitié selon Aristote, Stéphane Vial ironise : « *Mais que nous dit Aristote ? Que l'amitié est une relation affective “nécessaire pour vivre”, et que “ce bien le plus précieux qui soit” constitue un des fondements du lien social. Il me semble que les réseaux sociaux démontrent, de façon ébouriffante, qu'Aristote a raison ! Partout, dans le monde, des “amis” de toutes sortes se retrouvent en ligne, font connaissance, se rapprochent, puis ils se retrouvent pour prendre un verre. Pourquoi se rencontrer par hasard dans un bar, comme avant, sans passer par Internet, serait-il la seule manière d'établir une relation vraie ?* »

La philosophe Anne Dalsuet voit, elle, une quête de sincérité dans le fait que la plupart des usagers des réseaux préservent un espace et une messagerie privés où n'accède qu'un petit nombre, ou encore recherchent sur Internet leurs amis d'enfance, ceux qu'ils ont perdus, ou un premier amour. Cela traduit une envie de maintenir et de renouer des relations non factices. « *C'est aussi une manière de revisiter son histoire personnelle, de l'enrichir des autres, de reconstituer cette herméneutique et ce récit de soi dont parle Paul Ricoeur* », ajoute Anne Dalsuet.

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

(...) La psychologue américaine Jean M. Twenge – *Generation Me* et *The Narcissism Epidemic* (Simon & Schuster, 2006 et 2009) – voit dans les usages des réseaux sociaux une forme de promotion égotique et nombriliste : plus que des « amis », les usagers y chercheraient des « followers » (des « suiveurs »), afin de se faire valoir. (...)

Document 2 : photographie de **Man RAY** (1936)



Nusch ELUARD et Sonia MOSSE

Document 3 : dessins de **Jean JULLIEN**



(source : Internet)

Document 4 : extrait des ***Affinités électives*** de **GOETHE** (1809), traduction de Carlowitz

Édouard aimait à faire des lectures ; sa voix était sonore et son débit donnait un charme de plus aux écrivains dont il se faisait l'interprète. Jusque là il n'avait employé son talent qu'à des productions purement littéraires ; la tournure que le Capitaine venait de donner aux causeries du soir, lui fit choisir de préférence des traités de physique et de chimie, que son petit auditoire écoutait avec le plus vif intérêt. (...)

— Je ne veux pas vous éloigner de l'objet qui captive en ce moment votre attention, dit Charlotte, veuillez seulement m'expliquer le sens que l'on attache, dans le livre que nous lisons, au mot affinité ? (...)

— Si Madame voulait me permettre un petit détour, répondit le Capitaine, nous arriverions très-promptement au but.

— Comptez sur mon attention, dit Charlotte en déposant l'ouvrage qu'elle tenait à la main.

Le Capitaine reprit :

— Ce que nous remarquons avant tout, dans les diverses productions de la nature, c'est qu'elles ont entre elles des rapports déterminés. Il peut vous paraître bizarre de m'entendre dire ainsi, ce que tout le monde sait ; mais ce n'est jamais que par le connu qu'on peut arriver à l'inconnu.

— Sans doute, interrompit Édouard, laisse-moi lui citer quelques exemples vulgaires qui nous seconderont à merveille. L'eau, l'huile, le mercure ont, dans chacune de leurs parties, un principe d'unité et d'union. La violence ou d'autres incidents déterminés peuvent détruire cette union ; mais elle reprend toute sa force dès que ces causes ont disparu.

— Rien n'est plus vrai, dit Charlotte, les gouttes de pluie se réunissent et forment des rivières. Je me souviens même que, dans mon enfance, j'ai souvent cherché à séparer une petite masse de vif-argent, mais les globules se rapprochaient toujours malgré moi.

— Permettez-moi, continua le Capitaine, de mentionner un point important dont vous venez de constater la vérité. C'est que le rapport pur, devenu possible par la fluidité, se manifeste toujours sous la forme de globules. La goutte d'eau et celle du vif-argent sont rondes ; le plomb fondu même s'arrondit, s'il tombe d'assez haut pour se refroidir avant de toucher un autre corps.

— Je vais vous prouver, dit Charlotte, que je vous ai deviné. Vous vouliez me dire que, puisque chaque corps a des rapports avec les parties dont il se compose, il doit en avoir aussi avec les autres corps...

— Et ces rapports, reprit vivement le Baron, ne sont pas les mêmes pour tous les corps. Les uns se rencontrent comme de bons amis, d'anciennes connaissances qui se confondent sans se réduire mutuellement à changer de nature, tels que l'eau et le vin. Les autres restent étrangers, ennemis même, en dépit du mélange, du frottement ou de tout autre procédé mécanique par lesquels on voudrait les unir, telles que l'eau et l'huile ; en les secouant ensemble on les confond un instant, mais elles se séparent aussitôt.

— Cette petite leçon de chimie, dit Charlotte, est presque l'image de la société dans laquelle nous vivons. J'y reconnais toutes les classes dont elle se compose ; la noblesse et le tiers-état, le clergé et les paysans, les soldats et les bourgeois.

— Sans doute, reprit Édouard, et, s'il y a dans ce société des lois et des mœurs qui rapprochent et unissent les classes naturellement opposées les unes aux autres, il y a dans le monde chimique des médiateurs qui rapprochent et unissent les corps qui se repoussent mutuellement...

— C'est ainsi, interrompit le Capitaine, que nous unissons l'huile à l'eau par le sel alkali.

— N'allez pas si vite, Messieurs, je veux rester au pas avec vous ; il me semble que nous touchons de bien près aux affinités ?

— J'en conviens, Madame, et c'est l'instant de vous les faire connaître dans toute leur force. Nous appelons affinité la faculté de certaines substances, qui, dès qu'elles se rencontrent, les oblige à se saisir et à se déterminer mutuellement. Cette affinité est surtout remarquable et visible chez les acides et les alkalis qui, quoique opposés les uns aux autres, et peut-être à cause de cette opposition, se cherchent, se saisissent, se modifient et forment ensemble un corps nouveau. La chaux, par exemple, a un penchant prononcé pour tous les acides. Quand notre laboratoire de chimie sera monté nous ferons devant vous des expériences qui vous instruiront mieux que des mots, des noms et des termes techniques.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit Charlotte, que si cette singulière faculté mérite le nom d'affinité, ce n'est pas du moins une consanguinité, mais une parenté d'esprit et d'âme. C'est ainsi qu'il peut y avoir parmi les hommes de sincères et réelles amitiés ; car les qualités opposées n'empêchent pas les personnes qui les possèdent de se rapprocher et de s'aimer. J'attendrai, puisque vous le voulez, les

Texte complémentaire 5

Extrait de *Ethique à Nicomaque*, Aristote, (IV^e siècle av.JC), VIII, 4.

La parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont semblables en vertu : car ces amis-là se souhaitent pareillement du bien les uns aux autres en tant qu'ils sont bons, et ils sont bons par eux-mêmes. Mais ceux qui souhaitent du bien à leurs amis pour l'amour de ces derniers sont des amis par excellence (puisqu'ils se comportent ainsi l'un envers l'autre en raison de la propre nature de chacun d'eux, et non par accident) ; aussi leur amitié persiste-t-elle aussi longtemps qu'ils sont eux-mêmes bons, et la vertu est une disposition stable. Et chacun d'eux est bon à la fois absolument et pour son ami, puisque les hommes bons sont en même temps bons absolument et utiles les uns aux autres. Et de la même façon qu'ils sont bons, ils sont agréables aussi l'un pour l'autre : les hommes bons sont à la fois agréables absolument et agréables les uns pour les autres, puisque chacun fait résider son plaisir dans les actions qui expriment son caractère propre, et par suite dans celles qui sont de même nature, et que, d'autre part, les actions des gens de bien sont identiques ou semblables à celles des autres gens de bien. Il est normal qu'une amitié de ce genre soit stable, car en elle sont réunies toutes les qualités qui doivent appartenir aux amis. Toute amitié, en effet, a pour source le bien ou le plaisir, bien ou plaisir envisagés soit au sens absolu, soit seulement pour celui qui aime, c'est-à-dire en raison d'une certaine ressemblance ; mais dans le cas de cette amitié, toutes les qualités que nous avons indiquées appartiennent aux amis par eux-mêmes (car en cette amitié les amis sont semblables aussi pour les autres qualités) et ce qui est bon absolument est aussi agréable absolument. Or ce sont là les principaux objets de l'amitié, et dès lors l'affection et l'amitié existent chez ces amis au plus haut degré et en la forme la plus excellente.

Il est naturel que les amitiés de cette espèce soient rares, car de tels hommes sont en petit nombre. En outre elles exigent comme condition supplémentaire, du temps et des habitudes communes, car, selon le proverbe, il n'est pas possible de se connaître l'un l'autre avant d'avoir consommé ensemble la mesure de sel dont parle le dicton ni d'admettre quelqu'un dans son amitié, ou d'être réellement amis, avant que chacun des intéressés se soit montré à l'autre comme un digne objet d'amitié et lui ait inspiré de la confiance. Et ceux qui s'engagent rapidement dans les liens d'une amitié réciproque ont assurément la volonté d'être amis, mais ils ne le sont pas en réalité, à moins qu'ils ne soient aussi dignes d'être aimés l'un et l'autre, et qu'ils aient connaissance de leurs sentiments : car si la volonté de contracter une amitié est prompte, l'amitié ne l'est pas.

Texte complémentaire 6

Extrait de *Art*, Yasmina Réza (1994)

Il s'agit du début de la pièce.

Marc, seul.

MARC : Mon ami Serge a acheté un tableau. C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux. Mon ami Serge est un ami depuis longtemps. C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime l'art. Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge avait acquis samedi mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois. Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

*

Chez Serge. Posée à même le sol, une toile blanche, avec de fins liserés blancs transversaux. Serge regarde, réjoui, son tableau. Marc regarde le tableau. Serge regarde Marc qui regarde le tableau. Un long temps où tous les sentiments se traduisent sans mot.

MARC : Cher ?

SERGE : Deux cent mille.

MARC : Deux cent mille ?...

SERGE : Handtinton me le reprend à vingt-deux.

MARC : Qui est-ce ?

SERGE : Handtinton ? !

MARC : Connais pas.

SERGE : Handtinton ! La galerie Handtinton !

MARC : La galerie Handtinton te le reprend à vingt-deux ?...

SERGE : Non, pas la galerie. Lui. Handtinton lui-même. Pour lui.

MARC : Et pourquoi ce n'est pas Handtinton qui l'a acheté ?

SERGE : Parce que tous ces gens ont intérêt à vendre à des particuliers. Il faut que le marché circule.

MARC : Ouais...

SERGE : Alors ?

MARC : ...

SERGE : Tu n'es pas bien là. Regarde-le d'ici. Tu aperçois les lignes ?

MARC : Comment s'appelle le...

SERGE : Peintre. Antrios.

MARC : Connu ?

SERGE : Très. Très !

Un temps.

MARC : Serge, tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs ?

SERGE : Mais mon vieux, c'est le prix. C'est un ANTRIOS !

MARC : Tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs !

SERGE : J'étais sûr que tu passerais à côté.

MARC : Tu as acheté cette merde deux cent mille francs ? !

*

Serge, comme seul.

SERGE : Mon ami Marc, qui est un garçon intelligent, garçon que j'estime depuis longtemps, belle situation, ingénieur dans l'aéronautique, fait partie de ces intellectuels, nouveaux, qui, non contents d'être ennemis de la modernité en tirent une vanité incompréhensible. Il y a depuis peu, chez l'adepte du bon vieux temps, une arrogance vraiment stupéfiante.

*

Les mêmes. Même endroit. Même tableau.

SERGE (*après un temps*) :... Comment peux-tu dire « cette merde » ?

MARC : Serge, un peu d'humour ! Ris !... Ris, vieux, c'est prodigieux que tu aies acheté ce tableau !

Marc rit. Serge reste de marbre.

SERGE : Que tu trouves cet achat prodigieux tant mieux, que ça te fasse rire, bon, mais je voudrais savoir ce que tu entends par « cette merde ».

MARC : Tu te fous de moi !

SERGE : Pas du tout. « Cette merde » par rapport à quoi ? Quand on dit telle chose est une merde, c'est qu'on a un critère de valeur pour estimer cette chose.

MARC : À qui tu parles ? À qui tu parles en ce moment ? Hou hou !...

SERGE : Tu ne t'intéresses pas à la peinture contemporaine, tu ne t'y es jamais intéressé. Tu n'as aucune connaissance dans ce domaine, donc comment peux-tu affirmer que tel objet, obéissant à des lois que tu ignores, est une merde ?

MARC : C'est une merde. Excuse-moi.

*

Serge, seul.

SERGE : Il n'aime pas le tableau. Bon... Aucune tendresse dans son attitude. Aucun effort. Aucune tendresse dans sa façon de condamner. Un rire prétentieux, perfide. Un rire qui sait tout mieux que tout le monde. J'ai haï ce rire.

Texte complémentaire 7

Extrait de *Lorenzaccio*, Alfred de Musset, III, 3 (1888)

L'action se passe à Florence en janvier 1537. Depuis peu, la ville a signé la paix avec Charles Quint, empereur d'Allemagne. Ce dernier avec la complicité du pape, a remis le pouvoir entre les mains du duc Alexandre de Médicis. Le duc est jeune et mène une vie débauche. Il règne sur la ville par la terreur, ne tenant compte ni du peuple, ni des autres grandes familles de Florence. Son cousin et âme damnée Lorenzo de Médicis, surnommé Lorenzaccio, participe à ses débauches. Mais il révèle une autre réalité à Philippe Strozzi, opposant d'Alexandre.

LORENZO.

Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette, (*Il frappe sa poitrine.*) il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte ? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela ? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche ; j'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom, qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis, et qui il est. Dieu merci ! c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre ; dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté.